

Libération - 29 mai 2012

Un «Bus», des abus.

Par SARAH BOSQUET



Mohamed Diab évoque sans clichés la lutte de trois Egyptiennes contre un fléau tristement banalisé.



- A + |

En sortant de la salle, difficile de regarder les transports en commun comme avant. *Les Femmes du bus 678*, primé au dernier festival du Cinéma méditerranéen de Montpellier, dénonce un fléau universel : le harcèlement sexuel.

Cette fois-ci, l'histoire se déroule au Caire, et les victimes ont décidé de passer à l'action. Fayza, une mère de famille voilée (interprétée par Bushra Rozza, star nationale méconnaissable), est obligée de prendre le bus tous les matins pour se rendre au bureau. Comme les autres passagères, elle y subit en silence les mains baladeuses de congénères masculins. Seba, bourgeoise émancipée, donne des cours d'autodéfense pour femmes, jusqu'au jour où elle se fait violer par une meute de supporters, à côté de son compagnon. Nelly se bat contre sa famille pour pouvoir porter plainte contre celui qui l'a agressée dans la rue. Les trois femmes qui n'auraient jamais dû se rencontrer décident ensemble d'utiliser la violence pour punir les harceleurs.

Dans ce film choral rythmé, le harcèlement est montré comme un phénomène banal, récurrent. Assez finement, le message féministe et humaniste de Mohamed Diab évite les clichés, en montrant conjointement les inégalités et l'ampleur sociale du phénomène (Seba peut faire son footing cheveux au vent, tandis que Fayza se couvre entièrement pour sortir dans la rue). Et celle qui semble être la plus passive est la première à se révolter.

Outre le personnage simpliste du gentil inspecteur, ce sont finalement les hommes qui apparaissent comme de tristes victimes - de leurs frustrations, des codes de virilité et de l'honneur.

LES FEMMES DU BUS 678 de **MOHAMED DIAB** avec Nahed el Sebaï, Bushra Rozza, Nelly Karim, 1 h 40.

«Réalisé par un homme, un film sur le harcèlement sexuel a plus de poids »

Par **CLÉMENT GHYS, SARAH BOSQUET**



Révolte. Avec «les Femmes du bus 678», le réalisateur égyptien Mohamed Diab s'attaque à un tabou, amplifié dans son pays par la vigueur de la tradition :

- **A** + |

Les femmes du bus 678 est le premier long métrage de Mohamed Diab, banquier reconverti à l'écriture de scénario. Activiste notoire de la place Tahrir, le jeune homme fait désormais partie des figures importantes du cinéma égyptien contemporain (*[lire critique ci-contre](#)*).

Après l'écriture de quatre blockbusters, comment est née l'idée de ce scénario ?

En 2008, il y a eu le procès de cette fille qui portait plainte pour harcèlement sexuel. C'était le premier de ce genre en Egypte. Je suis allé au tribunal, et j'ai vu ce qui se passait, les avocats et le public se moquaient délibérément des filles. En tant qu'homme, je me suis senti coupable. Artistiquement, c'était aussi un challenge de parler à la place des femmes. C'est horrible à dire, mais un homme qui réalise un film sur le harcèlement sexuel, ça a plus de poids et ça en devient déclaratif.

Quelles ont été les principales difficultés ?

Le premier problème a été le casting : la plupart des vedettes refusaient de tourner dans un film qui parlait de harcèlement sexuel. Ensuite, pour recueillir des témoignages : 90% des femmes qui ont connu ce genre de situation n'osent pas en parler, même pas à leurs amies. Cela m'a pris beaucoup de temps. J'ai découvert que de nombreuses femmes très proches de moi en avaient été victimes. Et puis il y a eu le jour où l'une des actrices s'est fait agresser par des supporters à la sortie d'un stade. Nous avons décidé de tourner une scène dans la rue, le jour d'un gros match. Le mari de l'actrice était réticent, il avait peur pour elle, alors nous avons pris une doublure. Nous voulions juste filmer une scène de liesse. Mais soudain, la jeune fille s'est fait agripper. Elle est passée de mains en mains, c'était complètement animal. Les caméras ont été éjectées. Et à ce moment, la scène de fiction est devenue réalité. A chaque fois qu'il y a une foule, il y a un problème. C'est une des choses qui m'a fait prendre conscience que je n'étais pas en train d'inventer, d'exagérer un phénomène, comme beaucoup me le disaient.

Pensez-vous que le féminisme soit le privilège d'une classe ?

Evidemment, les catégories aisées ont plus accès à ce type de pensée, mais la révolution a ouvert des portes. Les classes et les sexes se sont mélangés pour manifester. Dans ce film, j'ai choisi de mettre en scène des femmes de milieux différents pour qu'on ne m'accuse pas de servir des clichés. Le harcèlement sexuel touche toutes les femmes. Quand j'ai été attaqué de toutes parts à la sortie, je me suis dit OK, j'ai fait du bon boulot.

Comme cela est montré dans le film, pensez-vous qu'une des solutions serait d'apprendre aux Egyptiennes - et aux femmes en général - à se défendre elles-mêmes ?

Je pense qu'il faut inciter tous les individus à lutter pour leurs droits. Le seul fait de se dresser contre un agresseur peut parfois le faire renoncer. Les femmes doivent admettre ce qui leur arrive et apprendre à le refuser, à le dénoncer. Tant que personne n'en parle, les harceleurs peuvent continuer à faire des dizaines de victimes chaque jour.

Quelles sont, selon vous, les causes du harcèlement en Egypte ?

C'est un problème international. Il y a un stigmatisme sur chaque femme qui s'est fait agresser : elles en ont honte et se sentent

coupables. Partout où je montre le film, je vois des réactions incroyables, surtout en France d'ailleurs. Les femmes pleurent et viennent me dire : «Ça m'est arrivé à moi aussi.» Par ailleurs, la société s'est sexualisée à outrance ces cinquante dernières années. Des études ont montré qu'aujourd'hui, un homme pense consciemment au sexe environ treize fois par jour. La bouteille de Coca a la forme d'un corps féminin, tout est fait pour que les femmes soient des produits sexuels dans l'inconscient masculin.

En Egypte, le phénomène est amplifié par la tradition. Si une fille dit à ses parents qu'elle s'est fait harceler, ils ne la laisseront plus se rendre à l'école, son mari l'empêchera d'aller au travail. Ou il la quittera, comme c'est le cas dans le film. On éduque les garçons avec l'idée que leur honneur est blessé si l'on s'attaque à leur femme, à leur sœur, à leur mère. Moi-même, je suis en train de me libérer de ça. Et puis il y a une frustration sexuelle incroyable : les gens ne se marient pas avant d'avoir au moins 30 ans en général, et ils ne sont donc pas censés avoir de rapport sexuel avant.

Quelle était la place des Egyptiennes dans les manifestations, pendant la révolution ?

La place Tahrir est parfois si bondée qu'il était impossible de se retourner pour voir derrière soi. Mais à ma grande surprise, les femmes y étaient respectées. Le patriotisme et le fait de penser que l'on est en train de risquer sa vie avaient réveillé le meilleur côté des individus. Et puis la journaliste Lara Logan s'est fait agresser, et tout est revenu à la normale. Je suis réaliste sur la question, je pense qu'il y a des solutions de court et de long terme, liées à la situation économique, à la manière dont on regarde les femmes. Il faut des lois et des rapports sur ces phénomènes. En ce moment, les Egyptiens sont en train de remettre en question toutes leurs croyances, toutes les lois. Chacun a sa définition de ce qui fait notre identité nationale. Je me sens responsable de ce qui se passe et je veux en faire d'autres films.
